

L'auto-radicalisation en question

Avant de s'imposer dans le lexique sécuritaire, la notion d'auto-radicalisation était marginalement utilisée dans des domaines aussi divers que la phénoménologie, l'histoire, la critique littéraire ou, tout aussi marginalement, l'analyse politologique. Sans faire école, Choe Sang-yong, un diplomate et professeur d'université coréen, l'avait avancée pour caractériser l'activisme des leaders étudiants de son pays qui prenaient des positions publiques plus radicales que ne l'étaient leurs véritables convictions afin de susciter l'adhésion ; ce qu'il résumait dans la formule « plus les dirigeants militants sont radicaux et extrêmes, plus leur supériorité morale est grande »¹. Dans cette perspective, la radicalisation du mouvement étudiant coréen ne provenait donc pas uniquement d'une interaction conflictuelle avec les autorités, mais aussi d'un processus endogène alimenté par des meneurs cultivant leur notoriété, ou capital symbolique si l'on préfère, à coups de prises de position radicales. Ce que Choe désignait par *selfradicalisation* était donc le processus par lequel un mouvement social se radicalisait lui-même, par opposition au processus de radicalisation qui procédait d'une interaction entre ce mouvement et le milieu dans lequel il évoluait.

Facile à saisir, cette idée générale s'exprime tout aussi parfaitement dans le terme français qui est construit par l'adjonction du préfixe auto – « soi-même » – au mot radicalisation, le néologisme signifiant ainsi se radicaliser soi-même, sans intervention extérieure *significative*². Rien n'est toutefois simple et facile lorsqu'il est question de radicalisme et d'extrémisme, plus particulièrement depuis que chercheurs et experts se bousculent pour faire prévaloir leur point de vue en la matière. A trop manier des concepts mal définis, même les plus simples finissent par flotter dans l'approximation et ne permettent plus de bien saisir le rapport qu'ils entretiennent avec les autres notions auxquelles ils s'articulent et avec les phénomènes auxquels ils renvoient. Une petite généalogie du concept sécuritaire d'auto-radicalisation permettra d'y voir plus clair et de démêler les fils de l'écheveau.

La culture sécuritaire néerlandaise

En matière de conceptions sécuritaires de la radicalisation, les services de renseignement et de sécurité néerlandais ont joué un rôle initial considérable, et il est donc logique d'aller y chercher les premières traces de la notion d'auto-radicalisation comprise dans le sens dominant qu'elle possède aujourd'hui.

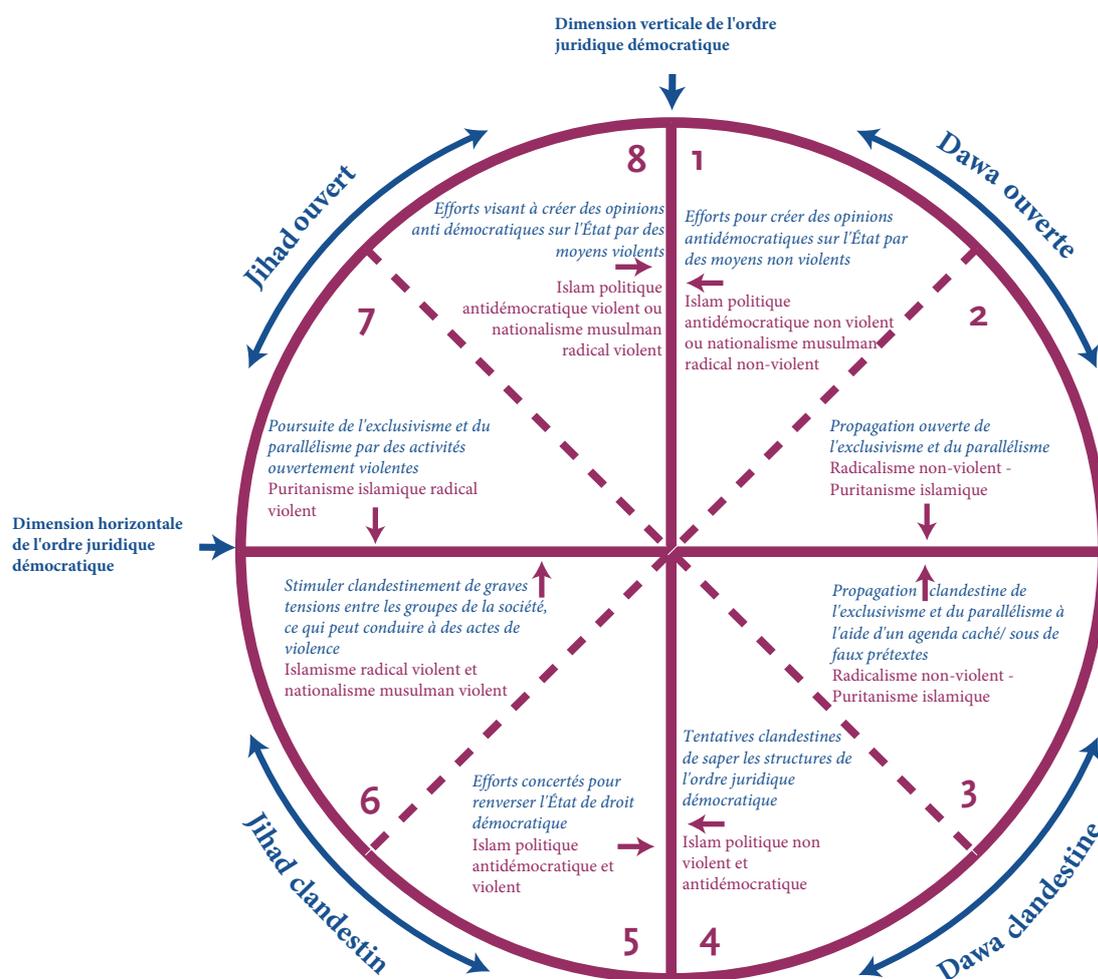
Le terme *zelfradicalisering* est pour la première fois associé aux expertises de l'AIVD (*Algemene Inlichtingen- en Veiligheidsdienst*, Service général de renseignement et de sécurité néerlandais) par les médias des Pays-Bas à la fin de l'année 2004 à l'occasion de la publication du rapport intitulé *Van dawa tot jihad. De diverse dreigingen van de radicale islam tegen de democratische rechtsorde* (De la dawa au djihad. Les différentes menaces de l'islam radical contre l'ordre juridique démocratique). Cet important document ne comportait toutefois pas le terme *zelfradicalisering*, mais une périphrase qui s'énonçait de la manière suivante : « De cette

¹ Dong Wonmo, « Student activism and the presidential politics of 1987 in South Korea », in : Ilyoung J. Kim, Young W. Kihl (eds), *Political Change in South Korea*, New York: Korean PWPA, 1988, p. 175.

² L'individu ne pouvant totalement s'extraire de son environnement, il ne serait pas raisonnable d'envisager une absence totale d'intervention extérieure dans le cadre d'un processus cognitif quelconque.

façon, on peut parler de radicalisation “autonome” [*Op deze wijze kan gesproken worden van ‘autonome’ radicalisering*]³. » Ce fut vraisemblablement à l’occasion de la conférence de presse qui présenta publiquement le rapport que le terme fut formulé, puisque plusieurs médias le reprirent en l’accompagnant de guillemets ; le *Volkskrant* dans son édition du 24 décembre 2004 et aussi *Geenstijl*, un site web d’informations satirique et polémique, qui faisait en l’occurrence preuve d’acuité de jugement en terminant son papier par un « auto-radicalisation, le nouveau mot à la mode de 2005 ! [*zelfradicalisering, het nieuwe modewoord van 2005 !*] »⁴.

Avant de considérer les circonstances dans lesquelles le néologisme devint « à la mode », il importe de bien comprendre le problème auquel il renvoyait dans le rapport de l’AIVD. L’idée de radicalisation autonome – ou plus exactement de *processus de radicalisation autonome* comme le stipulait la version en anglais du rapport – est thématifiée dans la partie du document consacrée à la typologie des huit formes de menace que constituait l’islam radical. L’étonnante présentation graphique de cette typologie mérite d’être reproduite dans la mesure où elle met en évidence la représentation à la fois protéiforme et processuelle de cette menace dans la perspective de l’AIVD.



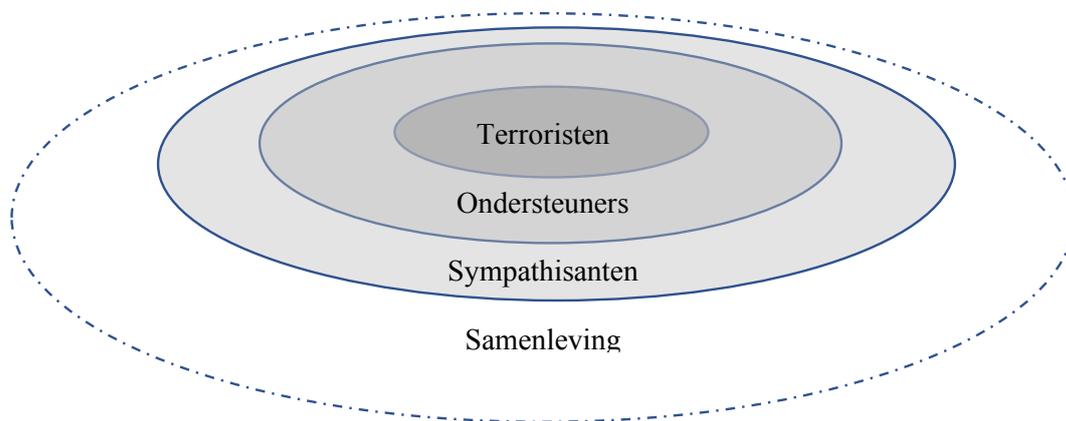
³ Algemene Inlichtingen- en Veiligheidsdienst, *Van dawa tot jihad. De diverse dreigingen van de radicale islam tegen de democratische rechtsorde* [De la dawa au djihad. Les différentes menaces de l’islam radical contre l’ordre juridique démocratique], Den Haag, 2004, p. 44.

⁴ https://www.geenstijl.nl/3165/1500_zelfontbra/.

Dans cette sorte de roue de la loi de la menace islamiste, le problème de la « radicalisation autonome » était présenté dans la troisième portion du mauvais karma salafiste. Celle-ci concernait le prosélytisme (*dawa*) clandestin pratiqué par des « formes d'islam radical qui visent à créer un type de société complètement différent (quant aux relations interpersonnelles) de la « culture civique » occidentale, en utilisant des moyens clandestins et non violents »⁵. Le but du propos était de mettre en évidence une mutation dans la pratique du prosélytisme clandestin qui n'était plus uniquement le fait d'une *dawa* institutionnalisée (*geïnstitutionaliseerde dawa*) – comprenons l'action d'ONG islamiste – et d'une *dawa* informelle (*informele dawa*) – comprenons l'action de prédicateurs individuels itinérants –, mais aussi d'une *dawa virtuelle* (« *virtuele* » *dawa*), l'adjectif étant entre guillemets dans le rapport :

La *dawa virtuelle* propagée via internet est aussi un facteur à ne pas négliger. Ce sont surtout les jeunes qui ont trouvé leur chemin vers les sites web des mollahs radicaux et islamistes. Ces sites web contribuent de plus en plus à la radicalisation de certaines parties des communautés musulmanes aux Pays-Bas. Mais il est également important de mentionner que la *dawa virtuelle* n'est pas seulement prêchée par le biais de sites web, mais aussi par le biais de *chat rooms*. Nous assistons à une nouvelle tendance dans laquelle le rôle des « intermédiaires » (prédicateurs qui endoctrinent personnellement) dans la prédication de la *dawa* radicale islamiste devient moins important, alors que l'importance d'un échange intensif de doctrines radicales islamistes via l'autoroute électronique s'accroît. Les participants aux sessions de *chat* s'infectent progressivement et s'infectent les uns les autres avec l'idéologie islamiste radicale. Cela crée un processus de radicalisation « autonome ». Cette nouvelle tendance radicale-islamiste « *dawa sans prédicateur* » peut aussi se manifester ailleurs (en dehors d'internet). Les « zones à risque » dans ce contexte sont notamment les prisons, certaines écoles et les mosquées.

Explicitement synonyme de « *dawa sans prédicateur* » – et c'est en ce sens qu'elle était « autonome » –, l'auto-radicalisation était aussi plus implicitement considérée comme une nouvelle modalité de radicalisation qui dérogeait au processus du recrutement-affiliation, tel qu'il était jusque-là conçu par les services de sécurité néerlandais. Pour le comprendre, il faut se rapporter au « modèle en anneau » (*ringenmodel*) élaboré par Erik Akerboom, un cadre de l'AIVD, l'année précédente.



Het ringenmodel [Le modèle en anneau] : terroristes, supporters, sympathisants, société
Erik S.M. Akerboom, « Contraterrore in Nederland », *Het Tijdschrift voor de Politie*, 6, 2003

⁵ *Van dawa tot jihad...*, *op. cit.*, p. 43. « L'exclusivisme » et le « parallélisme » mentionnés dans le schéma renvoyaient, respectivement, à un retrait de la société impliquant des expressions de nature fortement discriminatoire à l'égard d'autres groupes sociaux et la création d'une société parallèle possédant ses propres structures et valeurs.

Le modèle concevait les processus de radicalisation comme des mouvements centripètes (*centripetale bewegingen kunnen worden aangemerkt als radicaliseringsprocessen*), l'attention des services de sécurité ne devant pas uniquement porter sur le centre du modèle (les groupes terroristes), mais plutôt sur les interactions entre les cercles constituant son ensemble (*de beweging tussen de ringen*). Une telle approche possédait une visée immédiatement opérationnelle ; elle permettait de définir une méthode de travail (*werkwijze*) qui reconfigurait les tâches de l'AIVD dans sa politique contre-terroriste : « La lutte contre le terrorisme consiste dans une large mesure à identifier et, si nécessaire, à mettre sous contrôle des noyaux et des réseaux radicaux, pour ainsi identifier et prévenir la radicalisation en temps utile⁶. » Cette ambition préventive de la doctrine sécuritaire néerlandaise impliquait le repérage précoce des signaux de radicalisation (*moeten signalen in een vroegtijdig stadium worden onderkend*) pour déjouer les tentatives de recrutement des groupes terroristes islamistes.

L'émergence d'une « *dawa* sans prédicateur » compliquait singulièrement la tâche de repérage de l'AIVD, puisque le point d'attraction des processus individuels de « radicalisation » devenait de plus en plus insaisissable et les signaux émanant de ces processus de plus en plus difficiles à détecter. C'était une manifestation de la « décentralisation du terrorisme islamiste international » (*decentralisering van het internationaal islamitisch terrorisme*)⁷. Qu'ils subissent l'attraction de la radicalité dans l'espace virtuel ou parmi un groupe de pairs dialoguant en ligne, en « s'infectant mutuellement » selon l'expression du rapport, les individus que les services de sécurité se donnaient pour mission de repérer se révélaient plus difficiles à discerner que ceux qui avaient été exposés à une « *dawa* institutionnalisée » ou une « *dawa* informelle ».

On aura remarqué que la troisième forme de *dawa* – celle « sans prédicateur » – se subdivisait elle-même en deux sous-catégories dont une seule était réellement explicitée, alors que l'autre était simplement évoquée. La *dawa* virtuelle était très clairement définie en fonction du recours à internet, tel qu'il se présentait au début des années 2000, mais il fallait reconstruire un raisonnement implicite pour comprendre que la « *dawa* sans prédicateur » située dans les « lieux à risques » (prisons, écoles, mosquées) procédait d'une interaction entre pairs. Les deux sous-catégories relevaient de « processus de radicalisation autonome », formulation qui était en fait plus immédiatement compréhensible que la notion d'auto-radicalisation, puisque, dans les deux cas, il y avait bien interventions extérieures à l'individu : celle des messages véhiculés par le web et les *chat rooms* et celle des pairs.

Un mot « à la mode »

Les rédacteurs du site *Geenstijl* avaient cependant parfaitement perçu que la notion d'auto-radicalisation était taillée pour capter et retenir l'attention. Dès le début du mois de février 2005, la diffusion de *De lokroep van terreur* (L'appel de la terreur) dans le magazine de reportages *Zembla*, contribua à la populariser. Ayant eu un fort retentissement, entre autres en raison d'une vidéo choquante⁸, le reportage introduisit la notion d'auto-radicalisation pour présenter les nouvelles modalités du recrutement des jeunes musulmans radicaux des Pays-Bas. Le cas d'un individu actif sur internet et faisant l'éloge d'Ousamma ben Laden sous le pseudonyme d'Aboe

⁶ Erik S.M. Akerboom, « Contraterrorisme in Nederland », *Het Tijdschrift voor de Politie*, 6, 2003, p. 9.

⁷ *Van dawa tot jihad...*, *op. cit.*, p. 35.

⁸ Attribuée au *Hofstadgroep*, la vidéo faisait l'éloge de l'assassin de Théo van Gogh, Mohammed Bouyeri, proférait des menaces explicites contre plusieurs personnalités politiques néerlandaises et présentait le logo des « moudjahidines des polders » figurant un coran ouvert, entouré de deux sabres à la pointe desquels se trouvaient les lions des armoiries des Pays-Bas. Albert Benschop, *Kroniek van een Aangekondigde Politieke Moord* [Chronique d'un meurtre politique annoncé], http://www.sociosite.org/jihad_nl.php.

Qataadah illustre plus particulièrement le propos⁹. Le même mois, Hans Jansen, professeur de « pensée islamique contemporaine » à l'université d'Utrecht, affirmait dans une interview qu'il « s'inquiétait de l'auto-radicalisation [*ik maak me zorgen over de zelfradicalisering*] » de certains jeunes musulmans qui avaient étudié dans son université¹⁰ ; puis ce fut Rik Coolsaet – professeur de Relations internationales à l'Université de Gand et futur membre de la Commission d'experts sur la radicalisation violente constituée à la demande de la Commission européenne – qui consacra l'usage académique de la notion dans un article publié dans la livraison du mois de mars de la revue *Justitiële Verkenningen*.

L'article de Rik Coolsaet, dont une version électronique légèrement modifiée sera publiée en juillet 2005 sur le site du magazine *ravagedigitaal*, mérite que l'on s'y arrête dans la mesure où il manifeste la transition entre une acception purement sécuritaire de la notion et une acception plus sociologique :

Il y a sans doute encore des recruteurs avec un passé de moudjahidines. En Europe, cependant, une dynamique différente semble être beaucoup plus importante que le recrutement par un groupe international (largement inexistant) de recruteurs islamistes. Les jeunes issus de communautés migrantes d'origine maghrébine semblent être en faveur d'une forme d'auto-radicalisation [*zelfradicalisering*] et d'auto-recrutement [*zelfrekrutering*], à la suite d'un processus de ré-identification individuelle [*proces van individuele heridentificatie*]. Ce processus se déroule en dehors des lieux de rencontre ordinaires, comme les mosquées. Les jeunes de la deuxième et de la troisième génération ne sont pas seulement beaucoup plus sensibles que leurs parents et leurs grands-parents à leur reconnaissance en tant que citoyens à part entière. Ne pouvant plus s'identifier au pays d'origine de leurs parents ou grands-parents et confrontés dans leur environnement « naturel » à des discriminations de toutes sortes, ces jeunes trouvent souvent leur salut dans la religion, comme seul point d'identification permanent. Un nombre limité d'entre eux, cependant, se radicalise et finit par le terrorisme, dans lequel ils trouvent une identité en tant que membre d'une avant-garde qui défend leurs croyances opprimées. En soi, ce processus de radicalisation [*proces van radicalisering*] n'est pas très différent du processus qui mène à des bandes criminelles de jeunes. Bien que ce processus de radicalisation soit motivé par des références religieuses, il a essentiellement peu à voir avec l'islam et beaucoup à voir avec une intégration chancelante. Le débat très polarisé sur le multiculturalisme et l'intégration dans de nombreux pays européens contribue à créer un climat social dans lequel les individus et les groupes d'amis se sentent appelés à venger l'injustice – tout comme leurs prédécesseurs anarchistes l'ont fait il y a cent ans. Ils se considèrent comme l'avant-garde d'un « djihad défensif » et trouvent une identité en tant que membres d'une famille révolutionnaire qui agit au nom de l'*Umma*, la communauté islamique mythique¹¹.

L'idée de « d'auto-recrutement » (*zelfrekrutering*) était assurément extravagante – et témoignait à cet égard d'un certain flottement terminologique dans la manière de penser le phénomène –, mais celle d'auto-radicalisation était plus solidement ancrée à un processus dans lequel intervenait désormais explicitement le facteur identitaire. L'analyse esquissée par Rik Coolsaet ne se limitait ainsi pas à dresser le constat d'une évolution du phénomène que les services de sécurité néerlandais avaient nommé « processus de radicalisation » ; elle ébauchait une explication causale qui convoquait les difficultés d'intégration des jeunes musulmans pour expliquer leur volonté de reconfiguration identitaire dans l'expérience de la radicalité. Les modalités de cette reconfiguration n'étaient pas indiquées, l'auteur ne mentionnant pas internet et excluant les « lieux de rencontre ordinaire comme les mosquées ». L'analogie avec les « bandes criminelles de jeunes » laisse cependant entendre qu'il avait en tête une dynamique intragroupe, entre pairs. De même, il n'était pas évident de saisir pourquoi l'identité radicale

⁹ Apparemment il s'agissait d'un proche du *Hofstadgroep*, Bilal Lamrani, qui sera par la suite condamné par la justice néerlandaise. *Ibid.*

¹⁰ *Trouw*, 5 février 2005.

¹¹ Rik Coolsaet, « Het islamistische terrorisme. Percepties wieden en kweekvijvers dreggen » [Le terrorisme islamiste. Trier les perceptions et draguer les aleviniers], *Justitiële verkenningen*, n° 2, 2005, pp. 22-23.

était soudainement plus attractive que l'identité transgressive de la délinquance.

Quoique le propos restât plutôt allusif, la question de l'auto-radicalisation s'était immiscée dans le discours académique et les principaux problèmes soulevés par la notion commençaient à se dessiner : l'importance des dynamiques interpersonnelles, le rôle d'internet et le rapport entre changements cognitifs et changements comportementaux.

La question des dynamiques interpersonnelles

Utiliser la notion d'auto-radicalisation lorsqu'il s'agit d'analyser une dynamique intragroupe soulève une question apparemment naïve : la notion s'applique-t-elle individuellement aux membres du groupe ou au groupe dans son ensemble ? Dans les analyses de Scott Atran, entre autres, la chose est loin d'être claire. Evoquant une étude saoudienne qui affirmait que les deux tiers des djihadistes détenus dans le pays s'étaient radicalisés par l'intermédiaire d'amis et un quart par celui de leur famille, l'anthropologue franco-américain écrit qu'un « examen plus attentif d'autres groupes terroristes révèle des schémas étonnamment similaires d'auto-radicalisation basés sur des rencontres presque fortuites au sein de cercles locaux préexistants d'amis et de parents »¹². Si l'on croit comprendre, ici, que la notion s'applique à la dynamique de groupe, d'autres occurrences laissent plutôt penser qu'il est question d'un processus cognitif individuel : « Ils [les jeunes en révolte morale] s'auto-radicalisent surtout dans les cafés, les salons de coiffure, les restaurants et les groupes de discussion informels (pour l'essentiel les gens prient dans les mosquées et n'y conspirent pas)¹³. »

On aura compris le problème. Au cas où la notion s'applique à l'individu, le raisonnement se révèle captieux puisqu'il y a évidemment une intervention extérieure significative qui est précisément celle du groupe au sein duquel s'opère la radicalisation. On ne saurait donc dire que l'individu s'auto-radicalise dès lors que le processus procède d'une dynamique intragroupe. Au cas où la notion s'applique au groupe, le raisonnement semble un peu plus solide, sans toutefois que les enjeux de l'analyse soient clairement explicités. Considérons trois d'entre eux.

Le premier enjeu se rapporte au facteur de l'intervention extérieure qui ne saurait être totalement évacué du raisonnement. Scott Atran, tout comme d'ailleurs Rik Coolsaet, ne visait pas tellement à signifier un processus strictement endogène, mais plutôt à mettre l'accent sur la dynamique intragroupe qui jouait un rôle plus important que l'action de quelconques recruteurs. Cette dynamique devait toutefois puiser une partie de son énergie en-dehors du groupe, en mobilisant des ressources idéologiques radicales préconstituées.

Le deuxième enjeu porte sur le processus lui-même. Certes, le groupe se radicalise prioritairement selon la dynamique de ses relations internes ; mais selon quelles modalités ? En se soumettant à l'autorité d'un leader ? Par un consensus interne ? Par conformisme aux normes émergentes du groupe ? Selon des conflits interpersonnels ? Par l'émergence d'une opinion majoritaire ? En fonction d'expériences communes ou d'une expérience personnelle déterminante ? En interaction avec d'autres groupes de pairs ? Par mimétisme ? Autant de questions sur lesquelles plane toujours le facteur de l'intervention externe qui pourrait impliquer que le groupe s'auto-catégorise plus qu'il s'auto-radicalise dans les contextes considérés par Scott Atran ou Rik Coolsaet.

Un troisième enjeu réside dans la distinction entre identité personnelle et identité sociale, à comprendre ici comme l'identité procédant de l'appartenance au groupe. Dans les cas considérés par Scott Atran, le groupe préexiste à l'expérience de la radicalité ce qui implique qu'un double processus a opéré : d'une part, de nouvelles valeurs et normes se sont imposées dans le groupe qui a redéfini son rapport à la société et, d'autre part, les rapports interpersonnels

¹² Scott Atran, « Who become a terrorist today? », *Perspectives on terrorism*, vol. 2, 2008, p. 6.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

au sein du groupe ont été réaménagés en fonction de ces valeurs et normes. Autrement dit, l'identité radicale a émergé de la dynamique intragroupe et s'est imposée aux individus qui concevaient précédemment leurs relations selon des rapports d'amitié ou de parenté ; « l'auto-radicalisation » serait ainsi un processus de polarisation de groupe qui amène ses membres à adopter des vues homogènes sur un sujet qui ne déterminait initialement pas leurs relations réciproques. Mais, là encore, demeure la question de la provenance extérieure des normes et valeurs qui reconfigurent l'appartenance au groupe et lui donne une nouvelle identité, en l'occurrence radicale.

Une telle dynamique de groupe n'est pas difficile à concevoir, que l'on juge pertinent ou peu pertinent de la nommer « auto-radicalisation ». Mais qu'en est-il de l'auto-radicalisation strictement individuelle ?

Pour tenter de répondre à cette question, il importe tout d'abord de ne pas travestir les données du problème à l'instar du juge Marc Trévidic :

La radicalisation s'opère de diverses façons : lectures, internet, rencontre d'un mentor. L'autoradicalisation, terme à la mode, est en revanche vide de sens. Même s'il est seul devant un écran d'ordinateur, surfant sur le web, passant de liens en liens, comment prétendre qu'un individu puisse s'autoradicaliser ? Comme s'il n'y avait personne de l'autre côté de l'écran, personne derrière les sites islamistes ! Comme si la propagande jihadiste diffusée sur ces sites n'était pas pensée, construite, élaborée sciemment par des administrateurs, des modérateurs, des super-modérateurs ! Comme si les groupes terroristes n'avaient pas leurs rabatteurs internautes ! Ce qu'on appelle l'autoradicalisation n'est rien d'autre que la radicalisation du XXI^e siècle¹⁴.

Personne n'ayant jamais prétendu qu'une posture radicale pouvait surgir *ex nihilo*, il est parfaitement dispensable d'affirmer qu'elle procède de l'environnement cognitif dans lequel s'inscrit le sujet. La vraie question porte sur la capacité de ce sujet à adopter une telle posture en autodidacte de l'extrémisme, selon la formule de Raffaello Pantucci¹⁵, ou, si l'on préfère, en autodidacte de la radicalité. L'ampleur du phénomène donne lieu à des appréciations sensiblement différentes. Nombre d'auteurs considèrent qu'il demeure très marginal, en particulier dans le cas d'une auto-radicalisation procédant de l'usage d'internet, dans la mesure où les relations et interactions sociales – au sein du monde réel – conservent toute leur importance dans le processus d'adoption d'une posture radicale¹⁶. D'autres auteurs estiment au contraire que les radicalisations individuelles représentent un pourcentage significatif, plus de 50% des cas recensés dans les données du *National Consortium for the Study of Terrorism and Responses to Terrorism* (START) selon Justin E. Lane et ses collègues¹⁷. La formulation de la notion de « liens conceptuels » procède de ce constat, Lane et ses collègues émettant l'hypothèse que de tels liens – qui unissent les croyances du groupe social et l'identité personnelle – peuvent se développer dans un registre émotionnel en dehors d'une interaction directe entre l'individu et le groupe.

¹⁴ Marc Trévidic, *Terroristes. Les 7 piliers de la déraison*, Paris : J.C. Lattès, 2013, pp. 80-81.

¹⁵ Raffaello Pantucci, *A Typology of Lone Wolves : Preliminary Analysis of Lone Islamist Terrorists*, London : ICSR, 2011, p. 11.

¹⁶ Marc Sageman, *Understanding Terror Networks*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2004, p. 163. Tim Stevens, Peter R. Neumann, *Countering Online Radicalisation. A Strategy for Action*, London : ICSR, 2009, p. 13. Benjamin Ducol, *Devenir jihadiste à l'ère numérique. Une approche processuelle et situationnelle de l'engagement jihadiste au regard du Web*, Doctorat en Sciences politiques, Québec : Université Laval, 2015, pp. 42-43.

¹⁷ Justin E. Lane *et al.*, « A potential explanation for self-radicalisation », *Behavioral and Brain Sciences*, 41, 2018, E207. Les données sont extraites de la base PIRUS (*Profiles of Individual Radicalization in the United States*), mais les critères de recherche utilisés ne sont pas clairs. Actuellement, la variable « appartenance à une clique » donne 757 cas négatifs, 715 cas positifs et 676 cas inconnus. Les cas de non appartenance représentent donc 35% du total des cas recensés dans la base de données, et il faut exclure du calcul les cas indéterminés pour trouver un pourcentage supérieur à 50%. <https://www.start.umd.edu/profiles-individual-radicalization-united-states-pirus-keshif>.

Il est suffisamment clair que les auteurs concernés ne parlent pas exactement de la même chose. Lane et ses collègues entendent par auto-radicalisation tout processus individuel intervenant en dehors d'une « clique », c'est-à-dire un « groupe de personnes soudées, cloisonnées (*insular*) et exclusives, comprenant au moins deux individus »¹⁸. Dans la conception des initiateurs du projet START, la clique est différente du groupe extrémiste « formel », tout comme du « groupe informel de pairs extrémistes (*fellow extremists*) ». Il s'agit en fait d'individus interagissant sur la base de dispositions et d'intérêts communs, mais non politisés. L'idée est ici que deux modalités d'entrée en radicalité sont concevables ; soit selon la dynamique collective de l'appartenance à une clique, soit selon une dynamique individuelle. C'est uniquement cette seconde modalité que Lane et ses collègues nomment auto-radicalisation, en s'intéressant donc exclusivement aux conditions initiales de l'entrée en radicalité. Dans les approches plus processuelles de la radicalisation, le questionnement s'élargit à la progression d'une trajectoire individuelle de radicalité, progression dans laquelle des interactions directes sont évidemment plus susceptibles de se produire que dans la modalité envisagée par Lane et ses collègues.

Comme souvent dans les sciences humaines, l'imprécision terminologique génère une confusion, non seulement dans la discussion savante mais aussi dans l'élaboration des cadres conceptuels d'analyses spécifiques. Après plus d'une décennie de réflexion, le bilan de la confrontation des trajectoires individuelles et collectives de radicalisation n'est guère satisfaisant : la radicalisation d'un acteur isolé apparaît « non pas comme un processus entièrement individuel et solitaire, mais comme un cheminement (*pathway*) qui est au moins en partie ancré dans des interactions sociales et façonné par la dynamique de l'interaction – bien que de manières qui pourraient différer des voies communes de l'adhésion aux groupes terroristes »¹⁹. La constance d'un flottement sémantique dans les emplois de la notion de radicalisation explique largement la difficulté de la recherche à produire des résultats convaincants lorsqu'il s'agit de considérer ces « manières » de différer entre comportements individuels et comportements collectifs. Il n'est donc pas inutile de tenter de préciser les différents phénomènes qui sont amalgamés dans la notion de radicalisation, dans un enchevêtrement d'idées et d'arguments qui constitue un obstacle sérieux à la compréhension desdits phénomènes.

Il importe tout d'abord de spécifier le processus cognitif proprement dit qui est à l'œuvre lorsqu'un acteur change ses représentations de son environnement et adhère à une nouvelle « structure de plausibilité »²⁰. Isabelle Sommier a eu l'excellente initiative d'exhumer la notion d'*alternation*, empruntée au classique de Berger et Luckmann *La Construction sociale de la réalité*, qu'il importe cependant de ne pas restreindre « au terme » d'une « carrière radicale »²¹. L'*alternation*, c'est-à-dire la possibilité de choisir entre des systèmes de signification variés et parfois contradictoires²², est assurément tout aussi processuelle que ce que l'on nomme « radicalisation ». Les exemples pris par Peter Berger sont à cet égard tout à fait significatifs. Dans *Invitation à la sociologie*, la notion d'*alternation* est introduite immédiatement après l'évocation du « lavage de cerveau » subi par les prisonniers américains lors de la guerre de

¹⁸ Définition donnée pour la variable de la base de données, <https://www.start.umd.edu/profiles-individual-radicalization-united-states-pirus-keshif>.

¹⁹ Stefan Malthaner, Lasse Lindekilde, « Analyzing pathways of lone-actor radicalization: A relational approach », in: M. Stohl, R. Burchill, S.H. Englund (eds), *Constructions of Terrorism: An Interdisciplinary Approach to Research and Policy*, Oakland : University of California Press, 2017, p. 163.

²⁰ Peter Berger, Thomas Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Paris : Colin, 2003, p. 211. Soit la base sociale spécifique et les processus sociaux requis pour la conservation de la réalité subjective.

²¹ Isabelle Sommier, « Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et lignes de fracture », *Lien social et Politiques*, n° 68, 2012, p 26.

²² Peter Berger, *Invitation to Sociology*, New York : Open Road, 2011, p. 54.

Corée, Berger indiquant que le terme vise précisément à « décrire ce phénomène »²³. Dans *La Construction sociale de la réalité*, la conversion religieuse est considérée comme « le prototype historique de l’alternation », alors que l’endoctrinement politique et la psychothérapie en sont des imitations en tant que « opérations séculaires d’alternation »²⁴. Alternation et conversion sont à vrai dire des quasi-synonymes, Berger privilégiant le premier terme pour éviter la connotation religieuse du second²⁵.

La notion d’alternation dénote le fait de devenir autre, sans rien dire ou présupposer des modalités selon lesquelles opère le changement. Ces modalités correspondent aux différents « mécanismes de sélection dans le monde réel » présentés par Benjamin Ducol dans sa thèse de doctorat. Nommons-les plutôt *mécanismes de sélection des structures de plausibilité*, pour conserver une affinité avec la terminologie de Berger, tout en reprenant la dichotomie établie par Ducol entre *mécanismes d’auto-sélection* et *mécanismes relationnels de sélection*. Dans la perspective spécifique de l’auteur, c’est-à-dire l’étude de l’engagement djihadiste, les premiers mécanismes s’identifient aux « appétences cognitives et [aux] préférences personnelles qui conduisent les individus à s’exposer de manières différenciées à certains espaces sociaux, physiques ou virtuels, pouvant apparaître *a posteriori* comme des matrices de socialisation à la cause jihadiste », alors que les seconds se rapportent à des situations dans lesquelles l’exposition des individus procède de leur intégration dans des réseaux de sociabilité (plutôt réels que virtuels)²⁶. Il serait probablement judicieux d’ajouter une troisième modalité relative aux situations dans lesquelles l’adhésion relève de la pure contrainte. Le lavage de cerveau précédemment évoqué entre évidemment dans cette modalité, mais c’est également le cas des procédures de « déradicalisation » qui sont, comme on l’aura compris, des tentatives d’inversion de l’alternation d’individus entrés en radicalité ou, si l’on préfère, de réinteriorisation de la norme.

Les mécanismes de sélection ne constituent qu’une phase du processus d’alternation qui, pour être pleinement abouti, implique encore des « mécanismes d’alignement cognitif », selon la terminologie de Ducol²⁷. Il s’agit de l’adhésion proprement dite à une structure de plausibilité radicale, ou, si l’on préfère, à un schème interprétatif radical de la réalité sur lequel s’est aligné la cognition individuelle. Cet ajustement est lui-même processuel, progressant par résonance (situation de concurrence cognitive dans laquelle le schème radical trouve un écho chez l’individu), cadrage (renforcement de la résonance initiale), puis alignement (adoption du schème).

Ce type d’approche permet de préciser ce que pourrait être « l’auto-radicalisation » sur le plan cognitif, soit un processus d’alternation au cours duquel une structure de plausibilité radicale s’impose par un mécanisme d’auto-sélection – plutôt que par un mécanisme relationnel de sélection ou une combinaison des deux mécanismes –, puis par un mécanisme d’alignement sans interaction significative de l’individu avec un groupe présidant à l’ajustement cognitif. Redéfinis en ces termes, les processus d’alternation « autonomes » (pour reprendre la notion qui fut à l’origine du concept sécuritaire d’auto-radicalisation) sont certainement moins fréquents que l’affirment Lane et ses collègues. Dans la base PIRUS (*Profiles of Individual Radicalization in the United States*) du projet START, seulement 8% des cas n’avaient aucun « ami proche impliqué dans des activités radicales » et seulement 15% des cas n’avaient aucun

²³ *Ibid.*, p. 51.

²⁴ P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, pp. 215-216.

²⁵ P. Berger, *Invitation to Sociology*, *op. cit.*, p. 51. Cette équivalence permet de donner une autre portée à la formule de Philippe-Joseph Salazar selon laquelle « Il faut dire “conversion” et non pas “radicalisation” » ; en fait, il faut dire « alternation » et non pas « radicalisation » lorsqu’il est question des changements cognitifs qui affectent l’individu dans un processus de « radicalisation ». Philippe-Joseph Salazar, *Paroles armées*, Paris, Lemieux, 2015, p. 191.

²⁶ Benjamin Ducol, *Devenir jihadiste...*, *op. cit.*, 2015, pp. 192 et 208.

²⁷ *Ibid.*, p. 249.

membre de leur famille impliqué dans des activités radicales, ni d'ami proche dans la même situation. Il faut évidemment considérer ces résultats avec prudence, à la fois parce que la définition des « activités radicales » est extrêmement vague (toute idéologie confondue) – le codage des données ne pouvant que s'en ressentir – et parce que le pourcentage des cas pour lesquels les informations font défaut est très élevé (43% pour les amitiés radicales et 66% pour la radicalité familiale).

Que l'alternation soit plutôt un processus cognitif relationnel qu'autonome n'est assurément pas surprenant, mais deux problèmes majeurs demeurent sans avoir sérieusement été empoignés par le discours sur la radicalisation : à quel moment le processus est-il arrivé à son terme ? Que se passe-t-il dans le cas de structures de plausibilité émergentes ? Les éléments de réponse à ces questions ne se situent pas dans le processus d'alternation proprement dit, mais dans un phénomène qui, pour lui être intimement lié, n'en est pas moins différent : la validation du processus qui se joue dans un cadre qui n'est pas strictement cognitif.

La réponse à la première question semble évidente, puisque l'intériorisation de l'identité radicale est au principe même de l'adhésion à un schème interprétatif radical de la réalité. Berger et Luckmann soulèvent toutefois un problème en prenant pour exemple la conversion de Saul de Tarse qui, sur le chemin de Damas, devint Saint Paul. Tout en affirmant qu'il n'était « pas très important » que cette conversion précédât l'adhésion de Saint Paul à la communauté chrétienne, les deux auteurs mettent en évidence que l'alternation opère par la conservation de la structure de plausibilité qui, en l'occurrence, ne peut être entretenue que par l'appartenance communautaire²⁸. Autrement dit, *adhérer* ne signifie pas simplement changer ses représentations du monde, encore faut-il *s'engager* d'une manière ou d'une autre pour que la nouvelle identité soit validée par le groupe et donc aux yeux du converti. Un problème en appelant un autre, il reste encore à déterminer les modalités par lesquelles opère cette validation qui est trop souvent conçue en termes de communauté idéologique et de croyances partagées. Or, le principe de la causalité idéologique ne va pas de soi, ni sur le plan épistémologique, ni d'ailleurs sur le plan sécuritaire²⁹.

Le concept d'idéologie n'est pas plus facile à manier que celui de radicalisation auquel il est – implicitement ou explicitement – étroitement associé. L'idéologie n'est certes pas le « moteur », selon l'expression d'Annie Collevald et Brigitte Gaïti³⁰, des processus de radicalisation (qui sont loin de se réduire à une simple confrontation d'idées), mais elle en constitue néanmoins un facteur constant si la radicalisation est conçue dans la signification que possède la notion au-delà de son horizon sécuritaire. Radicalisation signifiait – et signifie toujours – *durcissement d'une ligne politique* ou *montée aux extrêmes idéologique* dans le cadre d'une action collective. Penser la radicalisation – collective – sans intégrer les idées radicales intrinsèques au phénomène est difficilement concevable, sans que l'on puisse pour autant transposer mécaniquement à l'échelle individuelle le facteur idéologique indissociable de l'échelle de l'action collective. Envisagée sous l'angle de l'appropriation et de l'intériorisation des schèmes radicaux, l'idéologie n'est pas un facteur qui exerce une pression uniforme sur les individus et leur cognition. Si les schèmes sont orientés vers l'action, ils n'en sont pas pour autant des codes de programmation individuelle qui permettraient de générer des croyances et des comportements parfaitement homogènes. Il est plus raisonnable de considérer qu'ils reconfigurent le champ d'expérience et l'horizon d'attente de l'individu, les conditions de cette reconfiguration (contexte, circonstances, relations sociales, représentation de soi, état

²⁸ P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, op. cit., pp. 215-216.

²⁹ Pour une remise en cause de l'utilité du concept de radicalisation dans une optique sécuritaire, voir Anthony Richards, « The problem with “radicalization” : The remit of “Prevent” and the need to refocus on terrorism in the UK », *International Affairs*, vol. 80, 2010, pp. 143-152.

³⁰ Annie Collavald, Brigitte Gaïti, « Questions sur la radicalisation politique », in : A. Collavald, B. Gaïti (dir.), *La Démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique*, Paris : La Dispute, 2006., pp. 43-44.

psychologique) exerçant une influence significative, au même titre que les capacités individuelles d'acquisition et de maîtrise du schème. L'adhésion à un schème radical n'implique nullement la faculté individuelle de reconstruire, de saisir ou d'expliquer la rigueur idéologique de ce schème, et les motivations de cette adhésion n'ont pas plus besoin de s'adosser à une réflexion idéologique approfondie. Autrement dit, l'influence des schèmes sur les individus ne procède pas nécessairement de mécanismes strictement idéologiques ; elle peut tout aussi bien passer par l'imitation d'un modèle comportemental, le conformisme, la dynamique de groupe, une affinité mutuelle, la solidarité familiale, le goût de l'action, une conduite expérimentale ou la soumission à une personnalité charismatique, entre autres contextes présidant aux différentes modalités par lesquelles opère l'alternation. Bref, l'alternation n'est pas un clonage idéologique, mais un processus variable, dans la qualité et la quantité de l'intériorisation d'un schème radical, qui ne saurait se reproduire à l'identique d'un individu à l'autre.

La seconde question pose un défi encore plus important aux approches sécuritaires de la radicalisation. De telles approches postulent l'existence d'une offre idéologique radicale stable à laquelle l'individu adhère – ou pas – selon son parcours biographique. Elles n'expliquent nullement l'émergence de structures de plausibilité radicale, ce qui constituait précisément l'objet nommé *radicalisation* dans les études des mobilisations collectives. Tout est envisagé comme si le djihadisme – puisqu'il s'agit bien du problème à partir duquel a été énoncé l'approche sécuritaire de la radicalisation – était une doctrine intemporelle, immuable, qui s'imposait à chaque radicalisé quels que fussent le moment, la localisation et les circonstances de son entrée en radicalité. Du cas si particulier du djihadisme – dans lequel les motivations individuelles semblent se fondre dans une lutte communautaire transcendante – a émergé l'idée selon laquelle une matrice de socialisation radicale préexistait à chaque engagement dans la radicalité. Or, les structures de plausibilité alternatives sourdent, se développent et disparaissent selon des dynamiques qui sont tout sauf statiques.

Les contre-définitions de la réalité, en l'occurrence radicales, doivent s'appuyer sur des structures de plausibilité qui, elles-mêmes, doivent bénéficier d'une base sociale. L'émergence d'une structure de plausibilité alternative est donc un processus social au cours duquel s'agrègent des refus individuels d'intérioriser la définition dominante de la réalité. Pour perdurer, un schème radical doit nécessairement se diffuser et s'ancrer dans un groupe qui valide, d'une manière ou d'une autre, sa pertinence. Mais, dans sa phase d'émergence, le schème n'est ni complètement configuré, ni totalement validé ; il n'est qu'une structure potentielle de plausibilité qui n'est pas encore entérinée par le groupe, soit parce que ce dernier est précisément entré dans un processus de configuration d'un schème radical (montée aux extrêmes idéologiques), soit parce que c'est le groupe susceptible de valider le schème qui est en voie de constitution (cas des lépreux chez Berger et Luckmann)³¹. En faisant l'impasse sur des situations de ce type, le discours sur l'auto-radicalisation génère une confusion entre deux phénomènes sensiblement différents. Le premier est celui qui relève du recrutement ou de l'adhésion, phénomène dans lequel l'individu s'engage dans une radicalité préconstituée à laquelle il s'affilie sans qu'il s'agisse nécessairement, comme on l'a vu, d'un processus strictement idéologique. Le second phénomène correspond à l'élaboration individuelle d'un schème radical, c'est-à-dire à la reconfiguration d'une structure de plausibilité radicale existante ou à l'assemblage d'un schème radical original. L'étrange diatribe d'Anders Behring Breivik, 2083 : *A European Declaration of Independence*, illustre l'absence de distinction nette entre reconfiguration et innovation idéologique, tout comme le parcours de vie de son auteur illustre la complexité du jeu des relations interpersonnelles qui, dans le cas de cette personnalité

³¹ P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 226.

narcissique, prit une toute autre forme que celle d'une socialisation entre pairs dans une trajectoire de radicalité³².

Le rôle d'internet

A l'origine, le concept sécuritaire de l'auto-radicalisation était, on l'a vu, étroitement associé à un questionnement sur les usages d'internet. Ce questionnement évolua sensiblement avec les mutations technologiques rapides intervenues depuis 2004, non sans que le débat pâtisse de l'attention insuffisante prêtée à la rapidité de ces mutations. Hypothèses et conclusions formulées en 2004 avaient perdu une partie de leur pertinence en 2014 ; les recherches effectuées à cette dernière date étant elles-mêmes sujettes au risque d'une rapide obsolescence en particulier parce que le « cyber-djihadisme » de l'Etat islamique exploita pleinement les possibilités qui lui étaient offertes par le numérique.

« Cyber-djihadisme » et « cyber-terrorisme » sont, à vrai dire, des catégories passablement floues qui recouvrent des aspects sensiblement différents de l'usage à des fins extrémistes d'internet et des réseaux sociaux. Attaque par déni de service, hacking, hameçonnage, défacement, communication entre pairs, recherche et traitement d'informations, propagande, désinformation, prosélytisme, recrutement, ou consultation de sites à contenu extrémiste ne s'inscrivent pas dans une même logique d'action et impliquent diversement l'utilisateur, le destinataire ou la cible visée. Seule une partie de ces usages entre dans le questionnement relatif à la radicalisation, celui-ci s'étant focalisé sur les termes d'une alternative : internet est-il le « facilitateur » ou le « moteur » du processus de radicalisation³³ ? Il n'est toutefois pas évident de déterminer si par « processus de radicalisation », on entend recrutement, prosélytisme, interactions entre pairs, alternation, adhésion ou encore l'ensemble de ces phénomènes. Or, la focalisation sur l'un ou l'autre de ces aspects façonnera largement les conclusions de l'analyse, au risque de généraliser ce qui reste des cas spécifiques.

L'idée selon laquelle la radicalisation numérique serait un « processus conversationnel » procède ainsi d'un questionnement focalisé sur le problème du recrutement³⁴. Les étapes – identification de la cible, accrochage de son attention et « conversation radicale »³⁵ – de ce qui se révèle une véritable entreprise de manipulation ont effectivement été mises en œuvre par des recruteurs de l'Etat islamique, ce qui ne signifie évidemment pas que l'exposition à des contenus extrémistes procède systématiquement d'un tel processus. Le prosélytisme, la propagande, l'énoncé d'opinions extrémistes ou le cadrage d'une recherche en ligne affectent les utilisateurs en réseau selon d'autres modalités, plus impersonnelles que dans le cas de l'action offensive d'un recruteur. La notion de *chambre d'écho* a précisément été mobilisée pour tenter de saisir les situations où l'usage d'internet et des réseaux sociaux exerce une influence cognitive sans nécessairement impliquer l'action directe d'un recruteur.

Formulée dans un premier temps indépendamment d'un questionnement relatif à l'extrémisme en ligne, la notion de chambre d'écho renvoie à une idée assez simple : plus les contenus accessibles en ligne sont adaptés à l'individu, et moins il y a de chances que cette

³² Sur Breivik, voir Asne Seierstad, *One of Us: The Story of Anders Breivik and the Massacre in Norway*, New York : Farrar, Straus and Giroux, 2015, 545 p.

³³ Joe Whittaker, « Online radicalization, the West, and the “web 2.0”: A case study analysis », in : Z. Minchev, M. Bogdanoski (eds), *Countering Terrorist Activities in Cyberspace*, Amsterdam : IOS Press, 2018, p. 108.

³⁴ Séraphin Alava, « La radicalisation violente commence-t-elle vraiment sur Internet ? », *The Conversation*, 25 janvier 2017, <https://theconversation.com/la-radicalisation-violente-commence-t-elle-vraiment-sur-internet-70539>.

³⁵ Séraphin Alava, « Internet est-il un espace de radicalisation ? », *Terminal*, n° 123, 2018, <http://journals.openedition.org/terminal/3347>.

personnalisation le confronte à des points de vue qui diffèrent du sien³⁶. Linda Schlegel a finement observé que les objections avancées pour réfuter la pertinence de la notion de chambre d'écho n'infirmen en réalité par l'existence d'un *biais de confirmation* dans les usages d'internet et des réseaux sociaux³⁷. En effet, même si la « chambre d'écho » n'est pas une fonction intégrée aux réseaux eux-mêmes par des algorithmes, il n'en demeure pas moins que la personnalisation des contenus – active ou passive – permet de configurer une réalité subjective qui gomme les aspects que nous préférons ignorer d'un environnement complexe. L'usage des réseaux ne faciliterait ainsi pas uniquement l'accès à des contenus extrémistes ; il participerait à la confirmation de leur pertinence sur le plan cognitif.

Considéré en tant que biais cognitif, l'effet de chambre d'écho est-il identique quelles que soient les mécanismes d'accès à des contenus extrémistes ? Autrement dit, un autodidacte de l'extrémisme fait-il le même apprentissage de ces contenus que celui ou celle qui y accède selon une dynamique plus relationnelle (en ligne ou hors ligne) ? Pour répondre à cette question, encore faudrait-il que les processus d'alternation par mécanisme d'auto-sélection de contenus extrémistes en ligne aient suscité un intérêt suffisant. Or, les recherches focalisées sur la radicalisation djihadiste ont eu tendance à négliger ce type de mécanisme en le considérant comme marginal, voire inexistant. Elles adoptent toutefois le plus souvent des critères tellement restrictifs que le questionnement ne fait guère sens.

Pour Ines von Behr et ses collègues, l'auto-radicalisation en ligne a « lieu dans l'isolement et implique un processus par lequel aucun contact n'est établi avec d'autres terroristes ou extrémistes, que ce soit en personne ou virtuellement »³⁸. L'absence de contact hors ligne est, dans ce contexte, un critère qui semble raisonnable, quoiqu'il faudrait encore s'entendre sur la nature et la qualité de contacts de ce type. En est-il de même pour l'absence de contact virtuel ? Tout dépend du moment où un tel contact interviendrait dans le processus d'alternation et de celui ou celle qui en prendrait l'initiative. Or, les informations relatives aux cas discutés par Ines von Behr et ses collègues ne sont pas suffisamment précises pour déterminer si l'alternation opère initialement d'une démarche spontanée ou prioritairement par une interaction en ligne.

En fait, les auteurs qui s'interrogent sur l'auto-radicalisation en ligne tendent à construire des idéaux-types qui confinent à des chimères. En exigeant trop des utilisateurs radicaux d'internet, qui devraient être soit des *hikikomori*, coupés du monde réel et entièrement dépendants de rapports virtuels, soit des monomaniaques (pas nécessairement reclus) qui investiraient la totalité de leur existence sociale dans la réalisation d'un objectif ne pouvant se concrétiser autrement que par leur usage des réseaux numériques, ces approches restreignent fortement la portée du questionnement. Poser l'isolement total de l'individu en tant que postulat d'une réflexion sur les autodidactes de l'extrémisme n'est pas la meilleure des idées si l'on veut réellement saisir comment se construit l'identité radicale d'un sujet qui s'engage dans un processus d'apprentissage autonome de l'extrémisme. L'auto-formation d'un extrémiste implique sa capacité à réunir les ressources nécessaires à son apprentissage, mais il n'en résulte pas que ces ressources se présentent nécessairement sous la forme d'un corpus idéologique homogène auquel le sujet accéderait selon une seule modalité, en ligne ou hors ligne, et dans un seul et même mouvement. L'idée de processus – maître mot des études sur la radicalisation – renvoie au contraire aux différentes phases d'un apprentissage au cours duquel les relations

³⁶ A. Martin, « The web's 'echo chamber' leaves us none the wiser », *Wired*, 1^{er} mai 2013. <http://www.wired.co.uk/news/archive/2013-05/1/online-stubbornness>.

³⁷ Linda Schlegel, « Chambres de secrets ? Les chambres d'écho cognitives et le rôle des médias sociaux dans leur facilitation », *EER*, 19 septembre 2019. <https://eeradicalization.com/fr/chambres-de-secrets-les-chambres-decho-cognitives-et-le-role-des-medias-sociaux-dans-leur-facilitation/>.

³⁸ Ines von Behr *et al.*, *Radicalisation in the Digital Era. The Use of the Internet in 15 Cases of Terrorism and Extremism*, Santa Monica : Rand Corporation, 2013, p. 20.

de l'autodidacte avec son environnement cognitif se modifient. On ne saurait donc exiger de lui une constance dans son isolement numérique – du déclenchement du processus à son terme en passant par les différentes phases de son développement –, pas plus d'ailleurs qu'une absence totale de contact avec des extrémistes en ligne. Comme l'illustre le cas de Jake Bilardi, présenté dans la section suivante, de tels contacts en fin de processus n'infirmement aucunement le fait que le jeune Australien fit un apprentissage autonome de l'extrémisme.

A l'évidence, un autodidacte trouvera sur internet et les réseaux sociaux les ressources susceptibles de faciliter son processus d'apprentissage de l'extrémisme et ses éventuelles prises de contact avec un milieu extrémiste. En ce sens, internet et les réseaux sociaux ne sont que des outils, dont l'impact sur celui qui les utilise ne se laisse toutefois pas enfermer dans la dichotomie *facilitateur/moteur* de radicalité. Ces outils offrent en effet des possibilités d'exposition à des contenus extrémistes en termes de diversité et de fréquence qui ne sauraient rester sans impact cognitif. Si, en soi et indépendamment des contenus, l'usage d'internet est susceptible de produire des altérations aiguës et soutenues dans différents domaines de la cognition³⁹, il importe de s'interroger sur sa capacité à stimuler et configurer le processus d'alternation. Là encore, la confusion terminologique entre ledit processus et la trajectoire de radicalité de l'individu est préjudiciable au bon énoncé du questionnement.

Changements cognitifs et changements comportementaux

La question du rapport entre changements cognitifs et changements comportementaux se pose a priori en des termes identiques, qu'il s'agisse « d'auto-radicalisation » ou de « radicalisation ». Dans les deux cas, l'approche sécuritaire vise à cerner le processus par lequel l'adhésion idéologique et affective à un schème interprétatif de la réalité favorise l'usage de la violence. La dichotomie formulée par Peter Neumann doit se comprendre dans une telle perspective : par « radicalisation cognitive », cet auteur n'entend rien d'autre que l'adhésion à des idées extrémistes, alors que la « radicalisation comportementale » renvoie au passage à l'acte violent induit par le changement cognitif⁴⁰. Ces choix terminologiques sont à vrai dire révélateurs des biais qui opèrent dans ce type d'analyse.

Il faut tout d'abord observer que la notion de radicalisation cognitive est ambiguë, puisque ce n'est évidemment pas la cognition elle-même qui se radicalise en subissant des changements dans ses processus et fonctions. Nommer ce phénomène *alternation* permet de lever l'ambiguïté, sans cependant résoudre le problème du rapport entre la dimension cognitive et la dimension comportementale du processus. Il s'agit en effet d'une forme spécifique d'alternation, non pas parce qu'elle procéderait de mécanismes qui différeraient fondamentalement de l'adhésion à d'autres types de schèmes interprétatifs, comme l'a observé Marc Sageman⁴¹, mais parce que les schèmes en question sont le produit d'une montée aux extrêmes idéologiques et véhiculent des représentations radicales des rapports sociaux et politiques.

L'identification de la « radicalisation comportementale » au passage à l'acte violent est tout aussi équivoque. La Commission européenne était mieux inspirée en utilisant, dès 2005, la notion de « radicalisation violente » pour signifier un fait qui sera, par la suite, régulièrement

³⁹ J. Firth *et al.*, « The “online brain” : how the internet may be changing our cognition », *World Psychiatry*, vol. 19, 2019, pp. 119-129.

⁴⁰ Peter R. Neumann, « The trouble with radicalization », *International Affairs*, vol. 89, 2013, pp. 873-893.

⁴¹ Marc Sageman a suggéré l'absence de spécificité, d'un point de vue cognitif, des processus dits de radicalisation dans une interview donnée après l'assassinat de Lee Rigby, le 22 mai 2013 : « L'idée selon laquelle il existe un processus réel appelé “radicalisation”, ou endoctrinement, est vraiment une erreur. Ce qu'il se passe, c'est que certains jeunes acquièrent des idées extrêmes – mais c'est un processus semblable à celui qui consiste à acquérir n'importe quel type d'idées. Cela commence souvent par des discussions avec un ami. ». http://www.huffingtonpost.co.uk/2013/05/27/sageman-interview_n_3342206.html.

redécouvert par des chercheurs ambitionnant de contribuer à la réflexion sur la radicalisation ou ambitionnant de contribuer à sa mise en perspective critique : la radicalisation n'entraîne pas nécessairement le passage à l'acte violent⁴². L'enjeu terminologique est facile à saisir. Si la radicalisation est conçue en tant que concept générique, celui-ci renverra à toute forme d'alternation impliquant l'adhésion à un schème interprétatif plus radical que le schème auquel il se substitue, quelles que soient ses manifestations comportementales. Si la radicalisation est conçue en tant que concept spécifique, réservé au domaine des passages à l'acte violent, celui-ci est subordonné au concept de violence. Consécutivement, il ne saurait caractériser le processus par lequel l'altération d'un schème interprétatif pourrait *potentiellement* générer des comportements violents. Les tentatives d'opérationnalisation de la notion sécuritaire de radicalisation indiquent indubitablement qu'il n'est a priori *pas* conçu en tant que concept spécifique. Les fameux « signaux faibles » et « signaux forts » qui, du moins pour une partie d'entre eux, seraient autant « d'indicateurs de basculement » dans la radicalité⁴³, impliquent de toute évidence que la radicalisation, dans sa signification sécuritaire, présuppose l'existence de changements comportementaux qui ne sont *pas* violents. L'erreur de Peter Neumann est de confondre « radicalisation comportementale » et passage à l'acte violent.

Les changements dans le comportement de l'individu ne sont pas tellement les signaux d'une violence à venir que ceux du processus d'alternation qui est à l'œuvre. Changements cognitifs et changements comportementaux sont deux aspects d'un même processus qu'il ne paraît guère raisonnable de concevoir selon une relation causale, les uns étant censés déterminer les autres. Il suffit d'évacuer la violence du raisonnement pour le comprendre. Un omnivore qui cesse de manger des produits carnés n'est pas végétarien parce qu'il a eu l'idée de modifier son régime alimentaire ; il *est* uniquement parce que son régime alimentaire a effectivement changé. « Se radicaliser » signifie donc modifier de concert ses représentations et ses actions, les unes et les autres étant au principe de la nouvelle identité qui s'affirme en tant qu'expression d'une contre-définition de la réalité se substituant aux normes précédemment intégrées. Dans cette perspective, la bonne question à se poser n'est pas « quels signaux indiquent le passage à l'acte violent ? », mais « pourquoi le passage à l'acte est-il nécessaire à l'expression d'une contre-identité ? ». Il n'est en effet pas incongru de considérer que le passage à l'acte est parfois, en soi, le « signal » de radicalité que l'individu envoie à son environnement, autrement dit la manifestation ostensible de sa nouvelle identité.

L'évolution du discours sécuritaire sur la radicalisation, duquel émergea la notion d'auto-radicalisation, s'inscrit dans un questionnement de ce type. Une quinzaine d'années de débats confus sur le sujet l'a occulté, mais ce fut l'assassinat de Theo van Gogh, le 24 novembre 2004, qui incita l'AIVD à reconsidérer son approche de la lutte contre l'extrémisme violent. Précédemment, l'approche sécuritaire se concentrait sur les individus dont la trajectoire radicale était la plus manifeste ; autrement dit, ceux qui émettaient les signaux les plus visibles de radicalité. Comme l'explique Erik Akerboom, l'assassin de Theo van Gogh n'était pas particulièrement surveillé par l'AIVD, contrairement aux autres membres du *Hofstadgroep*, parce qu'il ne semblait jouer qu'un rôle secondaire (*een perifere rol*), c'est-à-dire était moins socialisé dans l'extrémisme que les membres du groupe qui avaient voyagé en terres de djihad ou qui tenaient des propos radicaux⁴⁴. Le cas de Mohammed Bouyeri incita les services de

⁴² Communication de la Commission au Parlement européen et au Conseil concernant le recrutement des groupes terroristes : combattre la radicalisation violente, 21 septembre 2005. <http://eur-lex.europa.eu/>.

⁴³ Voir le « tableau de synthèse des indicateurs de basculement » du Comité interministériel de prévention de la délinquance et de la radicalisation, *Politique de prévention de la délinquance et de la radicalisation, neuvième rapport au Parlement, année 2015*, Paris, La Documentation française, 2016, pp. 251-254. <https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/164000694.pdf>.

⁴⁴ Erik S.M. Akerboom, « Tien jaar Nederlands contraterrorismebeleid [Dix ans de politique contre-terroriste aux Pays-Bas] », *Militaire spectator*, vol. 180, 2011., p. 390.

sécurité néerlandais à considérer que les processus collectifs de socialisation extrémiste n'étaient pas forcément un indicateur infaillible du passage à l'acte individuel.

Les cheminements individuels – plus que collectifs – favorisent-ils l'adoption de comportements particulièrement radicaux pour affirmer une contre-identité antagoniste ? Mohammed Bouyeri passa-t-il à l'acte précisément parce qu'il affichait moins de « signaux » que les membres du *Hofstadgroep* dont l'identité radicale était ostensible ? L'idée selon laquelle l'appartenance au groupe peut faciliter le passage à l'acte violent est assez facile à admettre. Jacqueline Barus-Michel la condense en une formule : « Un groupe susceptible de fournir une appartenance-refuge va inciter à des actes violents qui serviront de rite d'initiation pour bâtir une contre-identité⁴⁵. » Dans cette perspective, l'incitation provient du groupe. Mais qu'en est-il des situations dans lesquelles le désir d'appartenance suffit à motiver une action qui n'est pas directement sollicitée par le groupe ? De telles situations semblent également relever d'une quête que l'on peut qualifier d'identitaire, comme l'illustre l'étonnant parcours de Jake Bilardi qu'il exposa dans un non moins étonnant texte rédigé avant de se faire exploser à Ramadi, en Irak, le 11 mars 2015, à l'âge de 18 ans.

« De Melbourne à Ramadi : mon parcours » est un bref récit autobiographique d'un peu plus de 4 000 mots dans lequel Jake Bilardi narre sa trajectoire personnelle, non sans manquer l'occasion d'ironiser sur le discours savant relatif à la radicalisation. Ce fut en effet l'un de ses frères aînés, qui étudiait apparemment les relations internationales, qui l'informa de l'existence d'al-Qaida et d'Oussama ben Laden, et qu'il tint à rassurer, dans son récit testamentaire, pour lui certifier qu'il n'avait pas à assumer la responsabilité de l'avoir « radicalisé ». Le jeune Australien présente sa trajectoire non pas comme une « carrière » dans la radicalité ou un subit « basculement », l'une et l'autre nourris d'effets de groupe et d'interactions sociales, mais comme un long processus réflexif, spontané et largement unilatéral, puisant aux sources les plus diverses.

Avide de connaissances et ambitionnant initialement de devenir grand reporter, Jake Bilardi s'intéressa précocement, apparemment dès l'âge de 13 ans, à la situation prévalant en Irak, en Lybie et en Afghanistan, « intrigué par les conflits dans ces pays et déterminé à comprendre les motivations des mouvements politiques et sociaux violents »⁴⁶. Ses « recherches » – le terme est récurrent dans son récit – se concentrèrent initialement sur al-Qaida et des groupes similaires et l'occupèrent « chaque jour » sur internet ou dans les « livres [qu'il] avait commencé à rassembler ». A ce stade, Jake Bilardi se considérait comme un « athée » qui envisageait « les talibans en tant que simple groupe d'hommes fiers cherchant à protéger leur terre et leur peuple d'une force d'invasion » ; sans être « nécessairement d'accord avec leur idéologie », leurs actions lui semblaient « totalement justifiées ». Impressionné par les images et récits relatifs aux sévices commis dans la prison d'Abou Ghraib, commençant à « comprendre que ce que les médias nous offraient n'était rien d'autre qu'une déformation de la réalité commanditée par le gouvernement », il entreprit de « structurer [ses] recherches » qui s'élargirent considérablement.

Après s'être intéressé à la cause palestinienne, Jake Bilardi décida « de plonger en profondeur dans la sanglante histoire du monde ». Le détail de ses recherches importe moins que la manière dont il les présente. L'anaphore « j'ai appris » rythme le dévoilement des violences de masse, récurrentes, commises par les puissances occidentales dans l'histoire et amène à l'idée selon laquelle l'idéologie démocratique n'est rien d'autre « qu'un système de

⁴⁵ Jacqueline Barus-Michel, « Crise et identité », in : Max Pagès (dir.), *La Violence politique*, Toulouse, Eres, 2003, p. 66.

⁴⁶ From Melbourn to Ramadi : My Journey, <https://slackbastard.anarchobase.com/?p=37774>. Le texte a initialement été publié sur le blog de Jake Bilardi, « From the Eyes of a Muhajir : An Australian Muhajir in the land of Khilafah », blog qui a été mis hors ligne mais dont on trouve une capture à l'adresse suivante : <https://quadrant.org.au/opinion/qed/2015/06/jake-bilardis-deleted-blog/>.

mensonges et de tromperies ». Le moment où cette idée s'imposa n'est pas précisé, mais son importance dans le « développement idéologique » de l'autodidacte est mise en exergue :

Ce fut le tournant de mon développement idéologique, car il marqua le début de ma haine et de mon opposition totale à l'ensemble du système sur lequel l'Australie et la majorité du monde sont basées. C'est aussi le moment où j'ai réalisé qu'une révolution mondiale violente était nécessaire pour éliminer ce système de gouvernance et qu'il était probable que je serais tué dans cette lutte.

Quoiqu'ils ne soient pas spécifiés, on peut raisonnablement supposer que les moyens mobilisés par les nouvelles « recherches » de Jake Bilardi étaient identiques à ceux précédemment mis en œuvre, à savoir internet, des livres et les médias. Le narrateur précise en revanche qu'il visionna « documentaires sur documentaires » pour s'informer sur les gangs de jeunes aux Etats-Unis et en Amérique latine, un nouveau centre d'intérêt qui le confirma dans sa conviction que la démocratie était une mystification qui devait être détruite par la violence.

La nouvelle phase du « développement idéologique » de l'adolescent impliqua un abandon de son athéisme, lorsque son « admiration pour les moudjahidines » se mua « d'une admiration politique en une admiration religieuse ». Sa conversion à l'islam fut elle-même processuelle, son adhésion au djihadisme étant en quelque sorte la synthèse provisoire de sa trajectoire radicale :

Lentement, mais sûrement, j'ai commencé à être attiré par la religion et ce n'était plus un intérêt politique pour moi, mais la vérité que j'avais cherchée pendant des années avec mes recherches sur les moudjahidines. Tout comme j'avais eu hâte d'acquérir des connaissances sur le monde politique, j'avais maintenant ouvert un tout nouveau domaine de connaissances et j'avais hâte d'en apprendre le plus possible sur la religion. Plus j'en apprenais, plus j'arrivais à comprendre et à établir des liens avec mes recherches antérieures.

Les circonstances et le moment exact de la conversion ne sont pas précisés dans le texte qui indique en revanche que des contacts en ligne eurent lieu avec des « frères » de l'Etat islamique, et que ces contacts aboutirent à une inflexion de sa position dans cette seconde phase de « développement idéologique »⁴⁷. En effet, après sa conversion, Jake Bilardi se sentait « attiré » par des groupes tels que le front al-Nosra et Ahrar al-Cham, tous deux salafistes mais hostiles à l'Etat islamique. Son intention était de partir en Syrie pour rejoindre l'une ou l'autre de ces organisations, n'ayant alors « aucun respect » pour les membres de l'Etat islamique et considérant même que leur élimination était un « devoir ». Ne parvenant pas à trouver un contact – sur internet – lui permettant de se rendre en Syrie, le jeune Australien renonça provisoirement à son départ tout en révisant progressivement sa position face à l'Etat islamique. La montée en puissance de l'organisation ne fut sans doute pas étrangère à ce nouvel intérêt qui, une fois de plus, s'imposa progressivement : « Lentement mais sûrement, j'en suis venu à aimer l'Etat [islamique]. »

Un nouveau projet de départ en Syrie s'accompagna de la conception d'un « plan B » consistant à perpétrer des attentats à l'explosif en Australie, auquel Jake Bilardi renonça dans le courant de sa préparation après avoir compris qu'il serait repéré par les autorités au moment de se procurer les matériaux nécessaires à la fabrication des bombes. Nonobstant les difficultés à trouver un contact lui permettant de rejoindre les zones contrôlées par l'Etat islamique, il parvint finalement à ses fins et atteignit Jarablous, dans le gouvernorat d'Alep, à la fin de l'année 2014. Cette arrivée est décrite en ces termes :

J'ai éprouvé une joie que je n'avais jamais ressentie auparavant, la première fois que mes yeux ont vu la bannière du *Tawhid* flotter au-dessus de la ville ; tout était surréaliste, j'étais enfin dans le Califat. A ce moment, je ne pus m'empêcher de me souvenir de l'époque, quelques années auparavant, lorsque je m'étais dit que le jour

⁴⁷ Charlie Winter a observé que ces « frères » n'étaient vraisemblablement pas des membres actifs de l'Etat islamique, mais plutôt des sympathisants dès lors qu'ils n'étaient pas en mesure d'assister Jake Bilardi pour faire sa *hijra*. Charlie Winter, *Special Report. An Integrated Approach to Islamic State Recruitment*, Canberra : Australian Strategic Policy Institute, 2016, p. 13.

viendrait où je me battrais pour renverser le système démocratique ; ce jour était arrivé, mais pas comme je l'avais prévu.

Le terme du voyage et de la trajectoire personnelle de Jake Bilardi ne fut toutefois pas Jarablous, mais bien Ramadi, en Irak, où il accomplit ce qu'il présente comme sa destinée : « J'ai toujours été destiné à rester ici en tant que soldat dans l'armée du cheikh Abou Moussab al-Zarqaoui. » Comprenons en tant qu'agent d'une « opération-martyre » qui paracheva son processus d'alternation et sa quête identitaire.

Il n'est pas du tout certain que la trajectoire de Jake Bilardi soit aussi « paradigmatique » que l'affirme Charlie Winter qui y discerne toutes les composantes du phénomène du recrutement en ligne par l'Etat islamique, c'est-à-dire « la chambre d'écho » (l'influence des sympathisants), la « propagande » (diffusée par l'Etat islamique) et « l'enrôlement » (une intervention directe dans l'affiliation)⁴⁸. En fait, le contact pris – à son initiative – avec des membres ou sympathisants de l'Etat islamique n'intervint que tardivement dans le cheminement en radicalité du jeune Australien. Si son enrôlement lui permit d'entériner son identité radicale, il n'était à vrai dire nullement indispensable à l'achèvement de son processus d'alternation, comme en témoigne l'existence de ce « plan B » qui, pour être un succédané à une opération-martyre en Irak ou en Syrie, n'en était pas moins un autre moyen d'affirmer et de figer définitivement cette identité.

Le cas de Jake Bilardi illustre autre chose que ce que les experts du domaine tentent de cerner en tant que processus ordinaire de « radicalisation » dans le contexte du djihadisme. Atypique, il offre un exemple éclairant d'un autodidacte de l'extrémisme qui s'est progressivement forgé sa propre culture radicale en procédant par auto-sélection de contenus extrémistes en ligne et hors ligne. Pour être pleinement accomplie, la nouvelle identité – ou plus exactement *contre-identité* – du jeune Australien devait être validée par une appartenance à un groupe, incontestable dès lors qu'elle procédait du sacrifice suprême. Dans d'autres trajectoires, tout aussi radicales, la validation communautaire est moins évidente à déterminer. Outre le cas d'Anders Behring Breivik déjà cité, ceux de Theodore John Kaczynski (*unabomber*), Volkert van der Graaf (l'assassin de Pim Fortuyn), Alexandre Bissonnette (auteur du massacre de la grande mosquée de Québec) ou encore de Friedrich Leibacher (auteur de la tuerie du parlement cantonal de Zoug), parmi tant d'autres, laissent penser que l'acte *per se* suffit parfois à l'affirmation d'une contre-identité. Au-delà de ces cas, c'est l'ensemble des *attentats privés* perpétrés dans l'espace public qui peuvent être interrogés à travers le prisme identitaire⁴⁹. Ces violences spectaculaires – c'est-à-dire visant au spectacle – n'affichent-elles pas ce que certains spécialistes de la radicalisation nomment une « identité de rupture avec [l'] environnement social »⁵⁰ ? Le questionnement soulevé par Jacqueline Barus-Michel, se demandant « si toute violence n'est pas le symptôme et l'effet d'une crise identitaire », en appelle un autre : toute violence transgressive perpétrée dans l'espace public n'est-elle pas l'expression d'une contre-identité ?

Hormis les tentatives de modélisation du « terrorisme stochastique »⁵¹, les attentats privés n'ont pas suscité un effort de recherche significatif, leur défaut apparent de composante idéologique suffisant à les écarter de la réflexion sur le « terrorisme » ou la « radicalisation ».

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ L'ancienne notion juridique d'attentat privé s'opposait à celle d'attentat collectif et intégrait l'idée que l'acte répondait à une « cause privée » tout en visant un personnage public, en l'occurrence le chef de l'Etat. F. Féron, *Introduction à la théorie générale du droit*, Laval : Mary-Beauchêne, 1866, p. 137.

⁵⁰ Xavier Crettiez, Sèze Romain, *Saisir les mécanismes de la radicalisation violente : pour une analyse processuelle et biographique des engagements violents. Rapport de recherche pour la Mission de recherche Droit et Justice*, [Rapport de recherche] Mission de Recherche Droit et Justice, 2017, p. 25, halshs-01592825.

⁵¹ « L'utilisation des moyens de communication de masse pour inciter des acteurs aléatoires à commettre des actes violents ou terroristes qui sont statistiquement prévisibles mais individuellement imprévisibles. Bref, le meurtre, contrôlé à distance, par un loup solitaire. » <http://stochasticterrorism.blogspot.com/>.

Il n'est pourtant pas déraisonnable de considérer que l'alternation opère selon des processus homologues, quelle que soit la teneur idéologique de la contre-identité affirmée en fin de processus. Si la réflexion sur la radicalisation et l'auto-radicalisation porte réellement sur un tel processus cognitif, elle ne saurait faire l'économie ni des alternations radicales non violentes, ni des alternations tout aussi radicales qui débouchent sur l'usage de la violence sans pour autant impliquer l'adhésion à une contre-identité idéologiquement préconstituée.

Sans surprise, une réflexion sur l'auto-radicalisation pousse à conclure que la notion manque de rigueur terminologique, tout comme celle de « radicalisation », et possède des significations différentes selon le moment, le contexte et l'énonciateur du propos.

A l'origine, dans son acception sécuritaire, la notion était synonyme de « *dawa* sans prédicateur » et s'intégrait dans une perception de la menace globale que représentait l'islam radical pour les institutions démocratiques. Autrement dit, pour l'AIVD, cette menace revêtait des formes qui n'étaient pas nécessairement violentes, l'auto-radicalisé présentant un risque pour la démocratie sans qu'il eût besoin de passer à l'acte violent. Devenu « à la mode », le mot s'immiça rapidement dans le discours savant en intégrant des traits sémantiques de plus en plus orientés vers le passage à l'acte violent. Le flottement terminologique du discours sur la radicalisation imprégna également les usages de la notion d'auto-radicalisation jusqu'à largement brouiller les contours de l'objet de l'analyse. L'intérêt de cette notion – si elle en a un – se situe dans deux idées qui émergent de ses usages désordonnés et des questions qu'ils soulèvent. La première, la plus simple, renvoie aux trajectoires d'autodidactes de l'extrémisme, celles-ci procédant de processus d'alternation au cours desquels une structure de plausibilité radicale s'impose par un mécanisme d'auto-sélection de contenus extrémistes, puis par un mécanisme d'alignement sans interaction significative de l'individu avec un groupe présidant à l'ajustement cognitif. La seconde renvoie aux trajectoires qui n'aboutissent pas à l'adhésion à une contre-identité préconstituée, mais se distinguent par l'élaboration d'une structure de plausibilité originale ou affirment une identité de rupture – parfois posthume – par le seul accomplissement de l'acte violent.

Ami-Jacques Rapin, novembre 2019